

LA PAIX GRACE AU NUCLEAIRE ?

par Roger Godement

1995

La polémique sur les essais français a permis aux partisans des armes nucléaires de ressortir leurs grandes orgues : dissuasion, sécurité, indépendance nationale, paix perpétuelle par le nucléaire, etc. «*Qui niera que nous devons à la dissuasion nucléaire les cinquante dernières années de paix entre les "Grands" ?*», nous demande, d'un air de défi, Claude Cheysson, dans le Monde du 26 juillet. De son côté, M. Charles Millon, ministre de la défense, nous dit le 5 août que «*pendant cinquante ans, l'équilibre de la terreur a préservé la planète d'une nouvelle guerre mondiale*».

C'est la millième fois que la classe politique française nous assène ce genre d'assertion sans jamais l'accompagner de la ~~plus~~ moindre justification *historiquement documentée*; au mieux, tout a toujours reposé sur des échafaudages de conjectures non vérifiées sur les intentions de l'URSS - seul pays, qui le niera, susceptible de déclencher la guerre - et, maintenant, sur des conjectures grotesques concernant par exemple la "menace" irakienne. S'il s'agit de cela, on ferait beaucoup mieux de calmer les milieux militaro-industriels qui réclament la reprise de leurs fructueux contrats d'exportation d'armes conventionnelles que d'opposer à Saddam Hussein un arsenal initialement justifié par les 35.000 armes de l'Union Soviétique...

M. Millon demande que «*le dialogue l'emporte sur l'insulte*», faute de quoi «*ce sera une fois de plus la victoire d'une pensée unique, qui ne débat pas*». En fait de pensée unique qui ne débat pas, il serait difficile de dépasser les trente cinq ans de pilonnage politique et médiatique ayant abouti à la débilité intellectuelle du prétendu "consensus" français. Lorsque M. Pinton, secrétaire général de l'UDF à l'époque, a manifesté il y a une quinzaine d'années son opposition pour des raisons éthiques - la gaffe maximum -, il a vu sa carrière politique terminée deux jours plus tard; vous vous souvenez de ce "dialogue" ? Et lisez, dans Libération du 16 août, le "dialogue" entre Georges Pompidou et Jacques Barrau lors de l'inauguration de Mururoa.

Dans tous les domaines intellectuellement respectables, la règle éthique fondamentale est que c'est à l'auteur d'une assertion qu'incombe la charge de la preuve. On imagine l'ouragan d'hilarité dans la corporation mathématique si l'innocent Anglais qui vient de consacrer sept ans de sa vie à gravir le premier l'Everest des mathématiciens s'était borné à dire : «*Qui niera la validité du théorème de Fermat*» ?

L'Histoire ne comporte pas de théorèmes, mais elle ne repose pas non plus sur des postulats à la Euclide et ne consiste pas davantage à raconter n'importe quoi sans preuves. Si tel était le cas, on ne voit pas pourquoi les historiens passeraient des années à transpirer sur toutes sortes d'archives comme, par exemple, le font depuis longtemps, sur les affaires atomiques et la guerre froide, des douzaines d'Américains dont, fort heureusement pour la pensée unique et francophonique des "experts" hexagonaux, les travaux sont inaccessibles à 99,99 % de nos concitoyens (cela ferait déjà cinq mille, c'est encore bien trop optimiste).

Je mets donc au défi MM. Cheysson, Millon et plus généralement la classe politique française et ses militaires de justifier leur point de vue autrement qu'en le répétant *ad nauseam*. Tout le monde sait qu'il y a eu à la fois le nucléaire et la paix en Europe, mais tout le problème est d'établir une relation de cause à effet suffisamment convaincante pour établir le rôle positif, plutôt que négatif, du nucléaire dans le maintien de la paix. Voire même son indispensabilité puisqu'on entend dire aussi souvent que «*sans les armes nucléaires, la Troisième guerre mondiale aurait éclaté*». Corollaire : le Créateur a eu une riche idée en munissant les atomes d'uranium de noyaux instables. Mais on ne peut pas recommencer l'histoire sur d'autres prémices pour vérifier cette théorie à laquelle on peut - voir plus bas - opposer d'excellents arguments. On pourrait néanmoins mettre au défi ~~les partisans de cette théorie~~ les partisans de cette théorie de nous décrire, à

titre d'exercice, une situation crédible - réelle et non pas imaginée - où, en l'absence d'armes nucléaires, la guerre eût éclaté.

Autre problème. Des armes nucléaires, il y en a des deux côtés, par exemple les célèbres SS-20 qui, selon M. Mitterand à Bonn, étaient à l'Est pendant que les "pacifistes" étaient à l'Ouest (en compagnie, détail sans importance, de quelque dix mille armes nucléaires stratégiques américaines).

Quand M. Millon parle de l'équilibre de la terreur, croit-il que les armes de paix américaines ont neutralisé les armes de terreur soviétiques ou, comme les collègues de Sakharov, que les armes de paix soviétiques ont neutralisé les armes de terreur américaines ? Si les armes soviétiques ont contribué au maintien de la paix, M. Cheysson devrait en faire l'éloge, ce qui serait assez drôle. Si ce ne fut pas le cas, alors il faudrait en conclure que, si certaines armes nucléaires, les "bonnes", ont contribué à maintenir la paix, d'autres, les "mauvaises", ont contribué à la mettre en danger, la question de savoir quelles sont les bonnes dépendant du camp auquel on appartient.

Et croit-on sérieusement que, dans cet équilibre de la terreur, les armes françaises aient joué un quelconque rôle, notamment lorsqu'au plus fort de l'hostilité Est-Ouest elles n'existaient encore que dans les cervelles blindées de quelques polytechniciens, du Général Gallois (qui, en 1957, pantoufle pour vingt cinq ans chez Dassault où l'on fabriqua les Mirages de sa miraculeuse dissuasion du faible au fort) et de ministres et technocrates de la Quatrième République généralement gaullistes comme le général Koenig, MM. Palewsky, Chaban-Delmas ou Guillaumat ? Et qu'est-ce que la France aurait obtenu de plus en Indochine ou à Suez avec quelques armes atomiques ?

Qui le niera ? Puisque M. Cheysson a l'impudence de poser sa question sous une forme aussi méprisante à l'égard des capacités intellectuelles de ses lecteurs, faisons-lui connaître quelques opinions américaines diamétralement opposées à la sienne.

«Je n'ai jamais cru que [les Soviétiques] aient pensé qu'il serait dans leur intérêt d'envahir militairement l'Europe de l'Ouest, ou plus généralement qu'ils auraient lancé une attaque contre cette région même si la soit-disant dissuasion nucléaire n'avait pas existé» (George Kennan, Foreign Affairs, 1987, p. 888). Kennan fut l'auteur entre 1944 et 1950, à l'ambassade de Moscou puis au State Department, de la doctrine américaine de "containment" de l'URSS et, par la suite, l'historien le plus connu sans doute des relations entre les deux pays.

Un autre diplomate est du même avis : *«Il n'y a aucune raison de croire que si les armes nucléaires n'avaient pas existé, aucune des deux superpuissances aurait sérieusement envisagé d'attaquer l'autre, ou que les Soviétiques auraient envahi l'Europe de l'Ouest. En fait, de nombreux transfuges et émigrés ont ces dernières années témoigné du fait que les chefs soviétiques ont cru ["ont su" serait probablement plus exact] pendant toute la période d'après guerre que l'URSS était beaucoup plus faible que ne le supposaient les analystes occidentaux»* (Marshall Brement, *Reaching out to Moscow*, Foreign Policy, Automne 1990, p. 66).

Un spécialiste de la politique militaire soviétique contredit M. Cheysson encore plus brutalement : *«Il devrait nous paraître tout à fait clair que l'exploit des quarante dernières années est d'avoir évité la guerre en dépit des effets négatifs d'une politique fondée sur la dissuasion»* (Michael MccGwire, *Deterrence: the problem - not the solution*, International Affairs, 1986, p. 69; souligné dans le texte).

Quant à l'utilité, fréquemment invoquée, du nucléaire pour limiter les ambitions soviétiques, un soviétologue fort connu estime difficile *«de préciser ce que l'URSS aurait obtenu de plus si les Etats-Unis n'avaient pas eu la bombe»* (Adam Ulam, *The Rivals*, Penguin, 1971, p. 82, souligné dans le texte).

Beaucoup d'autres auteurs ou acteurs ont manifesté des doutes sur les vertus de la dissuasion. M. McNamara, secrétaire à la défense sous Kennedy et Johnson, a toujours déclaré que «les armes nucléaires ne servent à aucune mission militaire. Elles sont totalement inutiles - sauf pour dissuader l'opposant de les utiliser» (Foreign Affairs, Automne 1983, p. 79). Les Soviétiques ont exprimé le même point de vue depuis longtemps sans pour autant, bien au contraire, exclure l'hypothèse d'un conflit conventionnel à partir du moment où la parité nucléaire était à peu près réalisée.

Pour Marshall Brement, «l'expérience des 40 dernières années suggère fortement que les horreurs d'un holocauste nucléaire privent ces armes de leur valeur dissuasive parce que la victime présumée comprend les pénalités physiques, politiques et psychologiques que devrait payer un agresseur nucléaire». Cinquante ans après Hiroshima, on en est encore à se demander si ce fut un "crime contre l'humanité"; que serait-ce après un échange en règle ?

On se souvient enfin de la célèbre déclaration de M. Kissinger en 1979 : «Les alliés européens ne devraient pas continuer à nous demander de multiplier des assurances stratégiques qui ne peuvent pas être dans nos intentions ou que, si nous y croyons, nous ne voudrions pas honorer parce que, si nous les honorons, nous risquons la destruction de la civilisation».

Comme beaucoup d'Européens l'ont remarqué à l'époque, cela signifie que la protection nucléaire américaine de l'Europe n'a jamais été que du vent à partir du moment - 1960 au plus tard - où les Soviétiques ont eu les moyens d'y répondre; c'était du reste l'un des principaux alibis du Général pour justifier sa "force de frappe". Si tel est le cas, en quoi les armes nucléaires ont-elles interdit une guerre conventionnelle en Europe ? Parce que les armes nucléaires françaises "indépendantes" étaient susceptibles de servir de "détonateur" à un conflit nucléaire (François Bozo, *La France et l'OTAN*, IFRI/Masson, 1991, pp. 81, 103, 143, 155) ? Rappelons une déclaration plus récente du général Le Borgne, à l'époque chef d'état-major : «L'agression militaire de l'Est...ne sera point initialement nucléaire, mais classique. C'est à nous, défenseurs, qu'appartient la décision terrible du premier feu» (Le Monde, 12/10/1989) - une décision plébiscitée par deux (2) pour cent des Français (Le Monde du 23/5/1989). Ce serait donc bien à transformer un conflit conventionnel, déjà suffisamment terrible, en conflit nucléaire que nos armes "indépendantes" auraient pu servir ? Cela relève de l'asile d'aliénés ou d'un futur Nuremberg.

Il faudrait développer - mais c'est impossible dans un quotidien - beaucoup d'autres idées pour lancer le "dialogue" que M. Millon dit souhaiter; un historien américain (John Mueller, *Retreat from Doomsday*, Basic Books, 1990) a pris la peine de les explorer. L'absence de cause de conflit majeur, les deux grands vainqueurs ayant obtenu en 1945 ce qu'ils souhaitaient : un glacis de protection à l'Ouest et le titre de grande puissance pour l'URSS, la prépondérance politique, économique, technique et militaire dans le "monde libre" pour les Etats-Unis. L'énorme disparité de ressources entre l'Est et l'Ouest tout au long de la guerre froide : comme l'écrit Mueller, p. 84, «les Etats-Unis possédaient la bombe après la guerre, et ils avaient aussi Detroit. L'une comme l'autre de ces armes pouvait constituer une dissuasion effective». Le refus des présidents américains d'écouter les sirènes préconisant une guerre préventive ou de déclencher la guerre pour la Hongrie. Et pour m'exprimer comme M. Cheysson, qui niera que les 25 millions de morts et les gigantesques destructions subies par l'URSS auraient suffi à dissuader les Soviétiques de se lancer dans une Troisième guerre mondiale qui, même sans armes nucléaires, eût été peut-être encore plus dévastatrice que la précédente et susceptible de mettre leur système en danger ?

En l'absence d'armes nucléaires, ces considérations auraient tout aussi bien pu garantir la paix; après deux expériences, il n'y a probablement pas eu beaucoup de gens désireux de se lancer dans une troisième Grande Guerre "classique". Tous les historiens disent qu'en 1939 déjà, Hitler,

aurait pu

4

tout en voulant, et lui seul, se lancer dans la guerre, espérait bien éviter un conflit aussi terrible que le précédent. Se lancer dans la guerre, c'est comme ouvrir la porte d'une chambre plongée dans le noir (Adolf Hitler dixit). «*Les tanks et l'artillerie de la Seconde guerre mondiale, et plus encore les avions qui transformèrent Dresde et Tokyo en tas de décombres, pourraient [might] avoir été par eux-mêmes assez terrifiants pour maintenir la paix entre l'Amérique et l'Union Soviétique*» (Michael Mandelbaum, *The Nuclear Revolution*, Cambridge UP, 1981, p. 21).

En fait de garantir la paix, les armes nucléaires ont, dès le lendemain d'Hiroshima, lancé la course aux armements dont les deux points culminants se situent en 1962 à Cuba et à l'avènement de M. Gorbatchev.

Celui-ci a compris que, socialisme ou pas, l'URSS ne pouvait pas continuer à consacrer indéfiniment à la défense 15, 20 ou 30 % de son PNB et à fournir à ses citoyens le niveau de vie du Portugal dans l'illusoire espoir d'équilibrer les armements d'un OTAN trois ou cinq fois plus fort que l'URSS du point de vue économique, industriel et scientifique. C'est M. Gorbatchev qui a sauvé la paix, et non pas la Division des applications militaires du CEA. Au lieu d'imploser, l'URSS aurait fort bien pu exploser, comme le Japon en 1941.

Quant à Cuba, rafraichissons les mémoires des Enarques et des X trop occupés pour lire les historiens américains.

La crise de Cuba a été provoquée par l'introduction à Cuba d'armes nucléaires soviétiques, principalement en réponse aux missiles américains déployés en Turquie. Le général LeMay, l'homme qui a, de son propre aveu, «grillé, roti et flambé» des centaines de milliers de civils japonais en 1945, était devenu le chef de toute l'Air Force et participait donc à toutes les discussions à la Maison Blanche. Partisan d'une attaque massive contre l'URSS, il aurait pu, à cette époque, la déclencher si les communications avec Washington avaient été coupées et crut toujours par la suite que l'Amérique avait "perdu" à Cuba à cause de la "lâcheté" de Kennedy.

Les chefs politiques américains n'étaient certes pas aussi sauvages, à beaucoup près, que l'homme qui a dit un autre jour que, s'il avait perdu la guerre, c'est lui qu'on aurait jugé. ~~X~~
au 1945 / Il n'empêche que l'aviation stratégique américaine fut placée en état d'alerte : 1.300 bombardiers munis en permanence de leurs armes nucléaires (7.000 mégatonnes au total en ajoutant environ 300 missiles), prêts à partir en cinq minutes, 150 d'entre eux parcourant à tour de rôle en permanence une partie des trajectoires assignées en cas de guerre et, pour couronner le tout, leur chef communiquant en clair la plupart de ses instructions aux équipages de façon à dispenser les Soviétiques de perdre le temps de les décrypter. A en juger par le plan de guerre américain de 1960 maintenant bien connu, le passage à l'action aurait causé de 100 à 400 millions de morts dans l'ensemble des pays socialistes (il faudrait faire l'expérience pour préciser davantage).

Il ne semble pas que l'on ait pris des mesures similaires du côté soviétique. Mais les missiles introduits à Cuba, munis de têtes d'une mégatonne, pouvaient couvrir la plus grande partie du territoire américain; en cas d'attaque sur ceux-ci, éventualité fort discutée à Washington, leur commandant aurait peut-être préféré les utiliser que les perdre. On sait aussi maintenant que des armes nucléaires tactiques attendaient un éventuel débarquement américain, évité in extremis. On sait encore que, partout, des dizaines de sous-marins soviétiques furent contraints de faire surface par la marine américaine; que se serait-il passé si l'un d'eux avait décidé de se défendre contrairement aux ordres du Kremlin ? On sait enfin que l'ambassade soviétique commença à brûler une partie de ses archives deux jours avant le dénouement.

On a souvent prétendu que Cuba justifie la dissuasion nucléaire puisqu'il ne s'est finalement rien passé. Il est certain que les deux camps ont, par la suite, fait preuve de beaucoup plus de prudence. Mais c'est à cause du nucléaire qu'en 1962 l'humanité a été conduite au bord du gouffre. La première conséquence de l'énorme perte de prestige subie par les Soviétiques - bel

5

exemple de dissuasion du faible au fort - a été de faire passer leur stock de missiles stratégiques d'une quarantaine à quelque 1.500 en une douzaine d'années.

L'Histoire n'est pas finie, et cinquante ans de "paix" par le nucléaire ne prouvent rien quant à la suite, sauf à supposer que MM. Cheysson et Millon lisent l'avenir dans le marc de café. La seule façon de garantir l'impossibilité d'une guerre nucléaire, c'est de ne pas avoir d'armes nucléaires. Cela vaudrait mieux que de donner aux X du CEA les moyens techniques de perfectionner leurs armes de génocide sans essais, donc en toute tranquillité et dans un secret encore plus total qu'actuellement, afin de dissuader Saddam Hussein d'utiliser son gigantesque et futur arsenal nucléaire ou son stock de sarin en voie de disparition.

Consult Robert Lipton - psy.